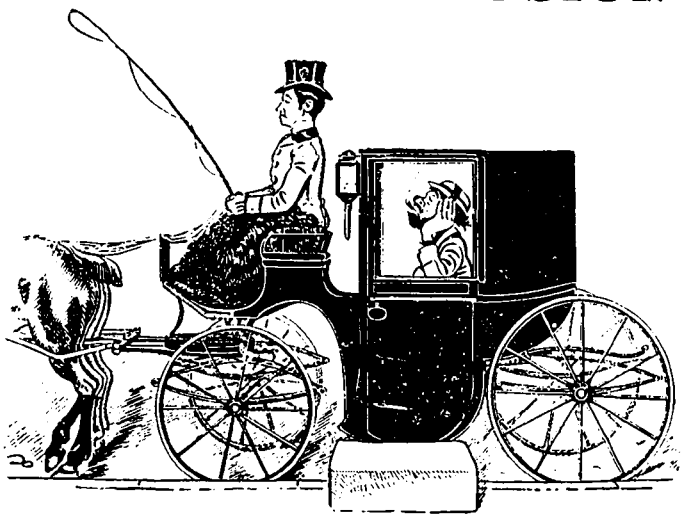
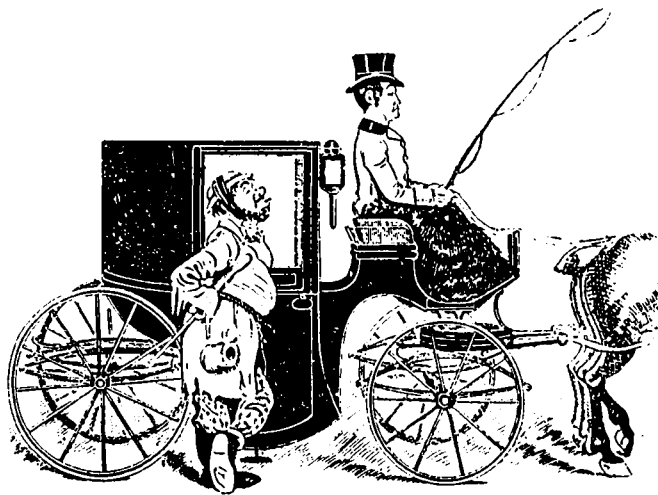


ILLUSION D'OPTIQUE



I

Une drôle de figure, direz-vous, pour se pavaner dans une aussi élégante voiture. Ça doit être un fier original, que ce monsieur.



II

Pour avoir l'explication de ce fait, passez de l'autre côté de l'équipage. Les apparences sont souvent décevantes, n'est-ce pas ?

DORMEZ !

(Pour le SAMEDI)

Sous les sépulcres blancs, ô chers enfermés,
Vous qui, devez avoir assez souffert, dormez !
Dormez silencieux dans votre nuit hagarde,
Les arbres et les fleurs ont un frissonnement,
Et la lune qui monte au front du firmament
Suaire et triste, envoie au petit cimetière
Le doux vacillement de sa douce lumière.
Dormez, dormez, dormez, votre sommeil de mort.
Dormez, dans l'univers tout se calme et s'endort.
La nuit a déployé son voile taciturne,
Là le monde est rempli d'une suprême paix,
On peut croire qu'il s'est s'endormi pour jamais.
Fermez dans vos cercueils vos pesantes paupières ;
Amis, n'essayez pas de soulever vos pierres ;

Montréal, 29 Nov. 1896.

Que retrouveriez-vous hors des sombres caveaux,
Sur tous les peuples morts sont des peuples nouveaux.
Ils s'en sont tous allés, et les sœurs et les frères,
Bonheurs, illusions, espérances, chimères
D'épouses et d'amants, de ceux que vous aimiez,
Ils sont allés dormir, hélas, où vous dormiez.
Tout se meurt, ici bas, tout change, tout s'avance,
Après le rayon d'or arrive une aube immense,
Après l'aube survient un soleil éclatant,
Ainsi de jour en jour et d'instant en instant.
Parmi des inconnus que viendriez-vous faire ?
Vous n'avez plus d'amours sur notre sombre sphère.
Sous les sépulcres blancs, ô les chers enfermés,
Vous qui devez avoir assez souffert, dormez !

HECTOR DEMERS.

plus riche qu'eux tous réunis. C'est à ma mort qu'ils seront surpris !...

Depuis qu'il avait atteint ses soixante dix ans il se préoccupait plus souvent de sa fin, qu'il devenait prochaine, bien que le jeûne à peu près continu auquel il s'était accoutumé eût maintenu son corps en parfaite santé. En soi, la mort ne lui faisait point peur. Seul, son enterrement l'inquiétait. Par une inexplicable contradiction d'esprit, après avoir vécu si chichement, il désirait des obsèques grandioses, des funérailles dont le luxe princier éblouirait la foule des passants. Il se délectait à l'idée de reposer en une bière confortable, sous un haut catafalque, orné de draperies immenses semées de larmes d'argent, d'aller à l'église entouré du cérémonial le plus pompeux, d'assister à une

messe que célébreraient douze prêtres sous l'éclattement de cinq cents cierges, puis de s'acheminer vers le cimetière dans la plus somptueuse des voitures, disparaissant sous les fleurs et traînée par six chevaux caparçonnés dont les têtes agiteraient de lourds panaches noirs.

Malheureusement, un tel enterrement coûterait cher, et il restait avare, même dans la mort, ne voulant point imposer à ses héritiers une pareille dépense. Plusieurs fois, il s'était rendu chez différents entrepreneurs des Pompes funèbres afin de savoir les prix exacts. Tous faisaient d'analogues réponses :

— Pour l'enterrement que vous désirez, c'est-à-dire une première classe... avec messe chantée, six chevaux, des fleurs, un catafalque... il faut compter quinze mille francs... au bas mot...

— Quinze mille francs ?

— Oui, monsieur.

— Mais c'est horriblement cher.

— Vous voulez du beau, n'est-ce pas ?...

L'ABONNEMENT FUNÉRAIRE

I

— Eh ! Eh ! — pensa M. Coffignon — depuis bientôt trois heures j'ai soixante-dix ans... un bel âge, fichtre !... et toujours solide au poste !...

Bien qu'il essayât de plaisanter, une imperceptible tristesse sourdait en lui, montait du tréfonds inconnu de son être, puis se précisait en l'idée de la mort prochaine. Car elle viendrait terriblement vite. Celle à qui l'on ne se donne point, mais qui vous prend quand même, à la minute précise assignée par le rendez-vous. Serait-ce demain, dans huit jours ou dans huit ans ?... Il ne savait. Et le regret de la vie, l'éternel désespoir de sentir son impuissance à revenir en arrière, jetait son âme en de vagues mélancolies.

Cependant, cette existence à laquelle il s'accrochait si tendrement n'avait guère été féconde en plaisirs. Dès son plus jeune âge il en avait retranché ce qui en fait la joie et la raison d'être. Egoïstement replié sur lui-même, son cœur ne vibrait à aucune émotion, son cerveau ne nourrissait aucune pensée, sa chair ne tressaillait à aucun contact. Dominé par le plus sale, le plus honteux, le seul inexcusable des vices : l'avarice, il ne songeait qu'à amasser de l'or, en amasser en cachette, sans que personne s'en doutât, afin que tous le crussent pauvre et que lui seul se sent riche. Il avait vécu misérablement se refusant non seulement les apparences du luxe, mais même le nécessaire. Tenant sa famille à l'écart, n'ayant point d'amis, ne fréquentant personne, il passait ses jours à gagner le plus possible dans les trafics les plus extraordinaires, achetant ici pour revendre là, avec un bénéfice, si léger soit-il. La certitude de trouver deux sous lui eût fait traverser tout Paris ; le soir, il se couchait à la nuit tombante pour ne point brûler de lumière.

Favorisé par une chance insolente, cet homme qui n'avait pas besoin d'argent, puisqu'il préférait vivre en va-nu-pieds plutôt que de dépenser, réalisait les gains les plus imprévus, flairait les occasions les plus avantageuses, opérait avec succès les placements les plus téméraires. Ne jouant jamais il s'était décidé, une fois par hasard, à racheter au rabais un billet de loterie. Trois mois plus tard il gagnait le gros lot de cinq cent mille francs. Après soixante ans d'une pareille existence, il se trouvait possesseur de plusieurs millions. La majeure partie de sa fortune, placée à l'ombre des Banques, s'arrondissait encore dans l'accroissement continu des intérêts superposés. Le reste dormait chez lui dans de vastes armoires soigneusement scellées. Là, sur les étagères, des piles d'or, d'argent, de cuivre, alternaient en un correct alignement, tandis que dans le coffre du bas des liasses de billets bleus s'entassaient, ficelés avec des cordons blancs. Et sa grande joie, son unique jouissance, était d'ouvrir les armoires, d'ajouter une poignée de louis au tas, de recompter le tout et d'en modifier l'harmonie. Puis, la chair émue, le cœur dilaté de bonheur, il caressait d'une main lente ses richesses, en ricanant...

— Eh ! eh !... mes parents me croient pauvre... misérable... et je suis

ELLE LE LUI AVAIT DIT



La maîtresse de la maison. — Mais, que faites-vous donc là, Brigitte, à m'arracher tout cela ?

Brigitte. — Ne m'avez-vous pas dit de descendre les rideaux, madame ? Je les descends !